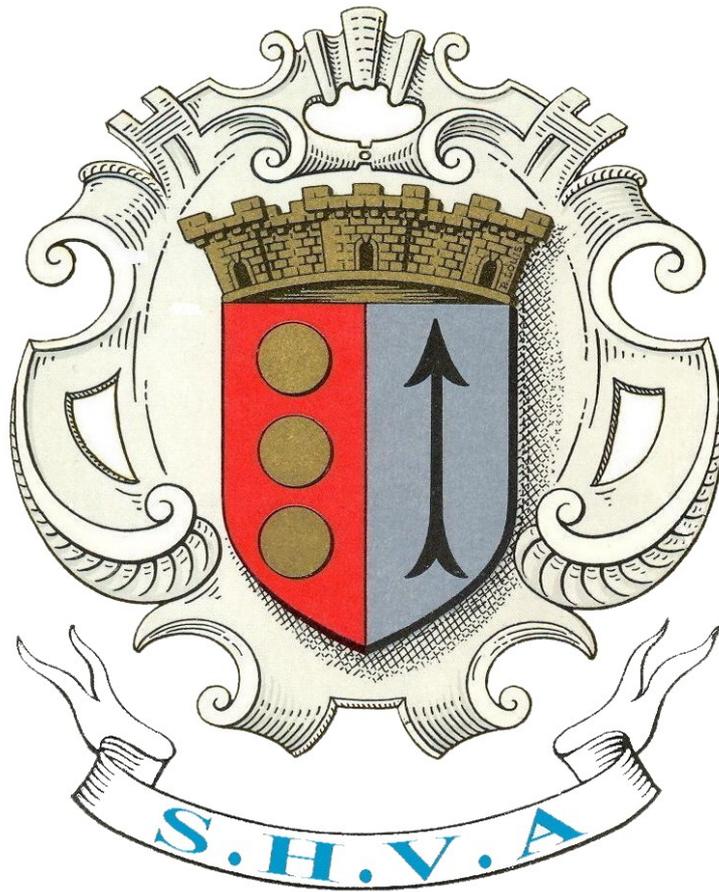


SOCIÉTÉ D'HISTOIRE



AUBERVILLIERS

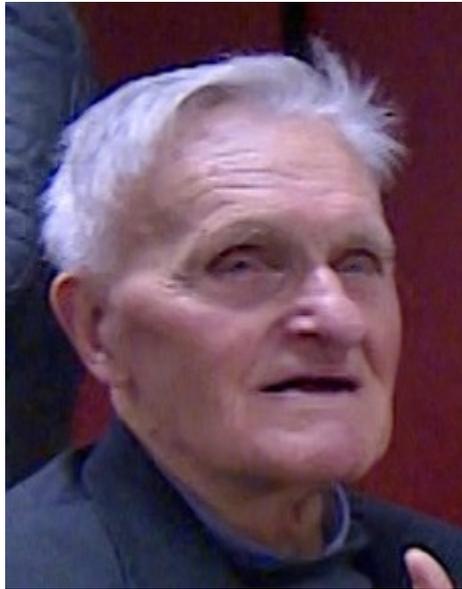
**Les Vertus
À travers le temps**

N°91 Décembre 2018



- **† Monsieur Serge Boglietto**
- **Atelier mémoire : Les Italiens à Aubervilliers.**
 - **Aubervilliers - 33 rue du Vivier**
 - **Les "cra-cras" ou les "impurs"**
 - **La mémoire de Louis Olivier**
 - **Mai 1968**
 - **Hôpital Claude Bernard**
 - **Appel à témoignages**
 - **Remerciements**

† MONSIEUR SERGE BOGLIETTO



C'est avec peine que nous avons appris le décès de Serge Boglietto, membre de la S.H.V.A., survenu à son domicile dans la soirée du 1^{er} décembre 2018. Souvenons-nous de lui comme d'une personne avenante toujours prête à aider et ayant souvent un mot de félicitation pour le travail commun de notre équipe, travail auquel il participait parfois.

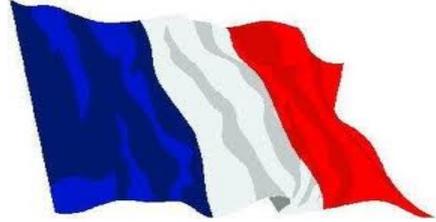
La Société d'Histoire lui rend hommage et présente, à son épouse et à sa famille, toutes ses condoléances.

Charles JEUNET

ATELIER MÉMOIRE LES ITALIENS À AUBERVILLIERS



*Nous continuons
ici à publier les
témoignages des
Italiens encore
vivants ou de
leurs
descendants*



PAOLA ET SPIRITO ALLEMANDI « DES ITALIENS À AUBERVILLIERS »

PAR LEUR FILLE MARIE-LOUISE ALLEMANDI BARBEL

Le grand-père de Marie-Louise s'appelle Bernardo ALLEMANDI et la grand'mère Maria. Ils sont nés tous les deux à SAN MICHELE di PRAZZO province de CUNEO dans le PIEMONTE, vers le milieu du 19^{ème} siècle. Ils ont eu deux garçons : Amedeo et Spirito et trois filles : Maria, Lorenza et Gina.

Le père de Marie-Louise, Spirito ALLEMANDI est né le 29 mars 1887 comme ses parents à SAN MICHELE PRAZZO. Spirito fera la guerre de 1915-1918 en Italie. Il sera envoyé en Roumanie. Il restera prisonnier des Allemands pendant 5 ans. Période très dure pour lui. Il conservera un très mauvais souvenir des Allemands.

La mère de Marie-Louise, Paola BUGNONE est née le 26 janvier 1891 à RUBIANA près de CONDOVE, province de TURIN.

Comment Spirito et Paola sont arrivés à Aubervilliers ?

Vers 1897 Maria, la mère de Spirito dit à son fils qui a 12 ans : « Prends ton baluchon sur ton épaule, cette route te mènera directement en France » C'est ce qu'il a fait. Il a d'abord gardé des moutons, puis il est descendu à Marseille. Il a travaillé dans la maçonnerie. A Barcelonnette, il rencontre une cousine qui a monté une épicerie. Finalement Spirito se retrouve à Aubervilliers.

Vers 1909 Paola de son côté quitte son village pour rejoindre sa sœur Olimpia déjà installée à Aubervilliers.

Spirito et Paola se sont donc rencontrés à Aubervilliers. En 1913, ils se marient à Aubervilliers. Ils habitent 78 rue du Landy. Le 2 juin 1914, naît un fils prénommé Giovanni Bernardo. En 1927, naît Marie-Louise au 23 chemin de l'Échange où il y avait une mercerie. Par la suite la famille déménage et s'installe au 26 chemin de l'Échange.

On interdit à Marie-Louise d'aller à l'école parce qu'elle n'est pas française bien que née à Aubervilliers. Elle va donc à l'école italienne qui se trouve rue de Paradis¹. Elle est sur la photo ci-dessous. Côté filles assises, rangée du haut à gauche avec un nœud dans les cheveux.



L'école italienne, 13 rue Claude Bernard, Aubervilliers, de 1925 à 1944

En 1934, Spirito et Paola prennent la nationalité française. Spirito répondait à ceux qui les critiquaient : « En Italie je n'avais rien à manger, ici je travaille et je mange »

Marie-Louise quitte l'école italienne au bout de un an pour aller à l'école Edgar Quinet comme tous les français. Elle obtiendra son Certificat d'Études Primaires à 11 ans et demi.

« Les Allemands ont couché aux Six Routes de La Courneuve hier soir » C'est ainsi que la famille apprend l'arrivée de l'armée allemande en juin 1940. Pendant l'occupation comme à la libération, ils n'ont pas été inquiétés, ils n'avaient pas de contacts avec les Allemands. Ils ont eu comme beaucoup de gens des difficultés de ravitaillement.

La tradition culinaire de la famille, c'était les jours de fête : on mangeait un lapin avec la polenta. Les soirs d'hiver, on faisait la soupe au lait, c'était des petites pâtes cuites dans le lait. Spirito travaille avec le père de sa bru au 43 rue Crève-cœur (côté La Courneuve) dans la Société MONTI et GANIO comme maçon. Son fils Giovanni travaille dans la même société (chez son futur beau-père) comme mécanicien auto.

Spirito est porte-drapeau de la fanfare franco-italienne d'Aubervilliers. Il est inscrit aux anciens combattants.

Par solidarité avec ses camarades, pendant quelques temps, Spirito a été syndiqué.

De temps en temps à la maison on chantait « Bandiera Rossa »

¹ Actuellement 13 rue Claude Bernard près du canal. L'école italienne a aujourd'hui disparu.

« Avanti popolo alla riscossa	<i>En avant le peuple à la rescousse</i>
Bandiera rossa (bis)	<i>Drapeau rouge (bis)</i>
Avanti popolo alla riscossa	<i>En avant le peuple à la rescousse</i>
Bandiera rossa trionfera	<i>Le drapeau rouge triomphera</i>
Bandiera rosse la trionfera (ter)	<i>Le drapeau rouge triomphera (ter)</i>
Evviva il comunismo e la libertà »	<i>Vive le communisme et la liberté</i>

La famille est très peu retournée en Italie. Spirito est décédé en 1947 et Paola en 1962. Ils reposent ensemble dans le nouveau cimetière intercommunal de La Courneuve.



foto Enrico Collo

Bourgade de San Michele di Prazzo (Piémont)
Origine de la famille ALLEMANDI

Propos recueillis par Michel SARNELLI

AUBERVILLIERS – 33 RUE DU VIVIER¹

J'ai, enfant, habité et jusqu'à mes vingt ans
 Un immeuble vieillot, comme il y en a tant.
 Deux boutiques sur rue, une loge sur cour.
 La concierge veillait et suivait mon parcours.
 Pas question d'essayer de grimper l'escalier
 Sans avoir essuyé la boue de mes souliers.
 Un marchand de couleurs et, un de gros pinard
 Offraient aux habitants un mélange bâtard
 D'odeurs, de peinture, d'acide vinasse
 Stagnant dans le couloir. Obscure menace.
 Trois étages montaient à l'assaut d'un grenier
 Et quinze logements y étaient prisonniers.
 Un WC dans la cour et deux sur les paliers.
 Et dans les logements, un salvateur évier.
 Là, depuis soixante ans, la pierre est usée
 Et en certains endroits profondément creusée.
 C'est le point d'eau perdu des déserts africains.
 Vaisselle, lessive et toilette de chacun
 Les familles vivaient en solidarité.
 Aucune ne craignait pour sa sécurité.
 Certaines nuits d'été, par très grande chaleur,
 D'aucuns même laissaient, pour faire courant d'air,
 Leur porte ouverte et dormaient fesses en l'air.

Guy MOREAU

24 août 2009



Le 33 juste avant sa destruction



Rue du Vivier fin 19ème début
20ème siècle

¹ Aujourd'hui rue Henri Barbusse.

LES « CRA-CRAS » OU « LES IMPURS » À TRAVERS LES SIÈCLES

Notre époque n'a pas le privilège d'avoir des asociaux qui prennent nos rues et trottoirs pour des dépotoirs où se débarrasser de ce qui gêne.

Quand Aubervilliers était un village, des cultivateurs, pour ne pas perdre un pouce de terrain, se débarrassaient de leurs déchets sur les chemins. Tant pis si la circulation était entravée : la corvée organisée par les syndicats devait y remédier (ordonnance de police de 1729).

Autre exemple, en 1797, les riverains doivent enlever dans les dix jours, les tas de fumier devant leurs maisons ou leurs jardins sous peine d'amende. On pourrait multiplier les citations.

L'industrialisation va entraîner d'autres pollutions et d'autres « cra-cras » : depuis certains entrepreneurs qui jettent leurs déchets n'importe où, jusqu'aux résidents qui ne trouvent pas toujours d'endroits adéquats pour se débarrasser de leurs ordures.

A la fin du 19^{ème} siècle, la population a eu une croissance exceptionnelle, les nouvelles maisons n'avaient que rarement l'eau courante.

Ce sera toujours une tâche sans cesse recommencée des municipalités que de combattre la malpropreté porteuse de maladies ; aidées un temps par les chiffonniers qui triaient ce qui pouvait encore servir ; elles emploient un matériel de plus en plus perfectionné, diversifié, embauchèrent de plus en plus de cantonniers.

La ville d'Aubervilliers se transformera : si tout l'habitat indigne est loin d'être résorbé, les nouvelles constructions ont été dotées de salles d'eau.

Mais un autre fléau se développe : les ravages de la société de consommation.

Elle revêt plusieurs aspects qui se résument à l'essentiel : la recherche du profit maximum.

Pour cela, plusieurs stratégies :

- remplacer les emballages consignés (verres en particulier), par d'autres incorporés dans le prix de vente, à charge pour le client de s'en débarrasser.
- changer les modèles à une cadence rapide, surtout dans l'électroménager.
- développer la publicité d'une manière outrancière, y consacrer des tonnes de papier

Les villes ont dû réagir face à ce déferlement : augmentation du nombre de cantonniers, ramassage des encombrants, des toxiques, pose de corbeilles à papier, tri sélectif, etc.. A priori, la plupart des habitants sont conscients de l'enfer que seraient des rues qui ne seraient pas nettoyées, mais il reste une petite minorité qui empoisonne la vie des autres, sans oublier les crottes des chiens...

Quelques motivations des pollueurs :

- je paye mes impôts: (*réponse d'une dame surprise à jeter un paquet de gâteaux (vide) sur le trottoir*).
- je suis jeune, fatigué et chercher une poubelle est un trop gros effort.
- c'est une manière de participer à la révolution
- mes voisins ne méritent pas qu'on fasse un effort
- je n'aime pas la municipalité, plus ce sera sale, plus on la critiquera
- j'ai une entreprise et respecter la propreté grèverait mes bénéfices
- etc.. vous en trouverez certainement d'autres.

LA MÉMOIRE DE LOUIS OLIVIER

(voir notre bulletin N°90 page 9 "La guerre et la mort à dix-neuf ans")

Le Fonder Central de la Boucherie



La mémoire de Louis Olivier perdure. J'ai toujours eu, ancrée en moi, l'image de cet adolescent mort à la Guerre en 1915 à moins de 20 ans.

Dans les dossiers conservés, il y a un carnet dans lequel Louis regroupait des photos et des dessins. Ce carnet couvre les années 1907 à 1912. Louis s'intéressait entre autres à l'athlétisme, la boxe et à l'aviation tout juste naissante.

On retrouve dans ce carnet des photos et coupures de presse : Georges Carpentier (boxe), Jean Bouin (athlétisme), Roland Garros et Louis Bréguet (pionniers de l'aviation) et bien d'autres... ainsi que les photos de nombreux avions.

Mais, un dessin de Louis m'a depuis longtemps attiré. Il s'agit du Fonder Central de la Boucherie, situé au 130, Route de Flandre à Pantin et que Louis voyait de la fenêtre du 123 (à Aubervilliers).

Le Fonder Central de la Boucherie fut créé en 1881. Il s'installa à cet emplacement, car étant proche des Abattoirs de la Villette, qui le fournissait en matières premières. Outre les graisses alimentaires, le fonder fabriquait aussi du suif. La Parfumerie L.T. Piver s'installera bientôt sur la Route de Flandre, côté Aubervilliers, quasiment en face du Fonder qui fournira le suif nécessaire à l'industrie de la parfumerie (les circuits étaient courts, à l'époque !).

Sur la droite du dessin, figure une partie de bâtiment : il s'agit de l'usine Cartier-Bresson, spécialiste des fils et cotons.



Dessin de Louis Olivier

Il est normal que ce dessin m'ait troublé, puisque j'ai habité dans le même appartement que Louis un demi-siècle plus tard (la rue de Flandre était devenue l'avenue Jean-Jaurès). Cette image m'était donc familière, j'avais la même vue que Louis sur cette usine : Entre temps, le Fondoir Central était devenu « Margarine ASTRA », lettres qui barraient, alors, la façade. Or, Antony Olivier, le père de Louis, est mort tragiquement dans ce fondoir, dont il était chef d'équipe, fondé de pouvoir. C'était le 5 décembre 1910. Louis avait 15 ans.

Les morts d'Antony et de Louis avaient toujours pesé sur notre famille. À l'âge de 13 ans environ, j'écrivais quelques lignes sur cette bâtisse, que j'avais devant les yeux et que Louis avait eu, lui aussi, devant les yeux cinquante ans auparavant.

*« Ce matin, un bruit insolite m'a réveillé,
Je suis allé à la fenêtre, mon cœur s'est serré :
Sur la maison blanche, un panneau "Démolition",
Sur le terrain, des bulldozers et des camions.*

*Tapant de toutes parts, des hommes l'ont envahie
Transformant à chaque coup, les murs en débris.
Toute pierre qui tombait réduisait mes jeux
En souvenirs. Je maugréais contre les cieux.*

*Cette vieille maison était comme un palais
Dans lequel pendant mon enfance, je m'amusais :
C'était plus qu'un compagnon, c'était un ami.*

*Je connaissais tous les recoins, toutes les fissures.
Dans mon enfance, il y aura une cassure...
Comme toi, mon enfance est morte, adieu ami ! »*

Jean-Louis THOMAS

MAI 1968 (suite)

Après un arrêt pour notre N° spécial "Grande Guerre", nous poursuivons l'édition de quelques anecdotes sur mai 1968 (voir bulletin N°89 de juin 2018).

Nous tenons également à rappeler que ces propos n'ont pas caractères à revendication et ne peuvent engager que leurs auteurs.

Jacques Lenczner

Je travaillais chez Pechiney-Saint-Gobain (devenu ensuite Rhône-Poulenc et actuellement Solvay), rue de la haie-coq à Aubervilliers.

Nous avons fait grève avec occupation de l'entreprise (de jour seulement) pendant une quinzaine de jours. Cela a été voté en assemblée générale du personnel.

Les salariés opposés à l'occupation ont suivi le mouvement majoritaire. La moitié des ingénieurs étaient contre la grève, le directeur leur a dit qu'il ne voulait pas « le bordel dans sa boîte » et de faire comme les autres.

La grève était reconduite chaque jour en assemblée générale à laquelle participait beaucoup de monde. Nous participions aux manifestations parisiennes.

Pendant l'occupation, des groupes de discussion se réunissaient pour « refaire le monde » dans des cafés du coin. Jack Ralite, maire-adjoint, est venu y participer.

Nous revendiquions des augmentations de salaire.

Nous distribuions nos tracts dans la rue, car avant mai 68 il était interdit de le faire à l'intérieur des entreprises. L'exercice du droit syndical dans les boîtes fait partie des acquis de ce mouvement.

A la fin de la grève, la CGT est devenue majoritaire chez les techniciens, agents de maîtrise et employés, alors qu'elle ne l'était que chez les ouvriers avant.

Gisèle Lavaud

Je travaillais au secrétariat des élus à la mairie d'Aubervilliers.

Je me rappelle des lycéens d'Henri Wallon avec qui nous allions aux manifs.

Avant chaque manif, nous préparions les sandwiches pour les manifestants avec les ingrédients que nous procurait le responsable des cuisines municipales.

Il y avait beaucoup de monde aux manifs et je me rappelle d'un bon repas pris dans un restaurant vers la gare de l'est en attendant le départ du défilé.

Nous étions payés intégralement et collections de nombreux dons : un médecin est venu verser 10.000 francs à la caisse de grève, somme très importante à l'époque.

Florent Ferri

J'étais alors artisan et travaillais chez Monsieur Givenchy (grand parfumeur) rue de Grenelle, avec d'autres corps de métiers.

Pendant les grèves de mai 68, tous avaient cessé le travail.

J'avais un camarade qui habitait à La Courneuve en face de l'usine Sud-Aviation (actuellement Eurocopter). Il m'a proposé de déposer un grand rouleau de moquette avec la voiture. Les grévistes de Sud-Aviation se sont interposés : « Pas question de travailler ! ». je leur ai répondu que j'allais chez un copain en face, et ils m'ont laissé passer.

Sur une suggestion de ma femme Brenia, je suis allé porter un chèque aux grévistes de Babcock à La Courneuve.

Pendant la grève, je travaillais chez moi à fabriquer un meuble pour notre appartement.

Georgette Ulloa

Je ne travaillais pas.

Je me rappelle que nous, parents d'élèves, étions appelés à nous réunir dans le préau de l'école maternelle Victor Hugo (Stendhal aujourd'hui) pour tout le groupe scolaire.

C'est la directrice de l'école maternelle qui nous sollicitait pour connaître nos opinions sur le fonctionnement de l'école, sur l'éducation et pour élaborer des propositions.

Je ne percevais pas l'importance de ces initiatives, sur quoi elles pouvaient déboucher, sur son articulation.

J'ai souvenir d'un grand rassemblement aux quatre-chemins avec Henri Cathalifaud, responsable de la CGT sur Aubervilliers, qui a pris la parole, et aussi d'un défilé du personnel communal que j'ai regardé depuis la fenêtre du logement où j'habitais au-dessus de la poste du centre-ville.

Afin de répondre à nombre de demandes sur l'hôpital Claude Bernard qui se trouvait le long des fortifications porte d'Aubervilliers, nous rediffusions ci-après le texte intégral qui fut présenté dans notre bulletin N°9 de 1988.

HISTOIRE DE L'HÔPITAL TEMPORAIRE QUI DEVINT, EN 1905, L'HÔPITAL CLAUDE BERNARD

Notre ami Raymond LABOIS, à travers des journaux de l'époque, raconte "l'aventure" de cet hôpital pour contagieux de la porte d'Aubervilliers connu sous le nom de "Claude BERNARD".

UN HÔPITAL POUR CONTAGIEUX

Une épidémie de choléra décima la région parisienne au cours des années 1883-1884. Paris ne possédait pas, alors, d'hôpital d'isolement pour les malades contagieux. On construisit donc, en catastrophe, huit baraquements de bois, sur des terrains vagues de la porte d'Aubervilliers pour les cholériques convalescents. Ces bâtiments devaient être détruits par le feu une fois l'épidémie passée. Dans la réalité, ces baraquements accueillèrent aussi des contagieux de toutes sortes atteints de scarlatine, érysipèle, variole, diphtérie, rougeole et autres maladies dites "douteuses".

Ces bâtiments provisoires existaient encore 17 ans après leur construction. Ils étaient chauffés par des poêles vétustes dont les tuyaux passaient à travers les plafonds de bois alors qu'aucune protection contre l'incendie n'était prévue.

Le journal "l'Aurore" du 15 novembre 1900, écrivait ceci :

"L'hôpital est infesté de rats qui crèvent sous les planchers et sont une nouvelle cause d'infection. La mortalité à l'hôpital s'est élevée, cette année, jusqu'à 23 %. Il est d'abord matériellement impossible d'empêcher les infirmiers des divers pavillons de communiquer ensemble et de transmettre la variole à un scarlatineux, par exemple. En outre, les douteux sont placés dans une salle commune, soignés par les mêmes infirmiers. Un rougeoleux, au bout de deux jours de présence, sort de là avec une variole caractérisée."

UNE VRAIE "COUR DES MIRACLES"

Nous allons maintenant transcrire textuellement le reportage du journal "Le Figaro" du 28 août 1893. Dans cet hôpital dit "temporaire" la réalité dépassait la fiction. Jugez-en :

"Voilà environ 10 ans qu'il est "temporaire", sa construction datant de 1884".

"Le directeur s'y ennuie et baille, les internes, de crainte sans doute d'y moisir, y mènent joyeuse vie, les malades y pâtissent, jaunissent et dépérissent. A l'intérieur les hospitalisés grognent et se plaignent de l'incurie générale, à la mairie d'Aubervilliers on proteste contre les transmissions quotidiennes de microbes ; au commissariat de police on conte les joyeux passe-temps de messieurs les internes".

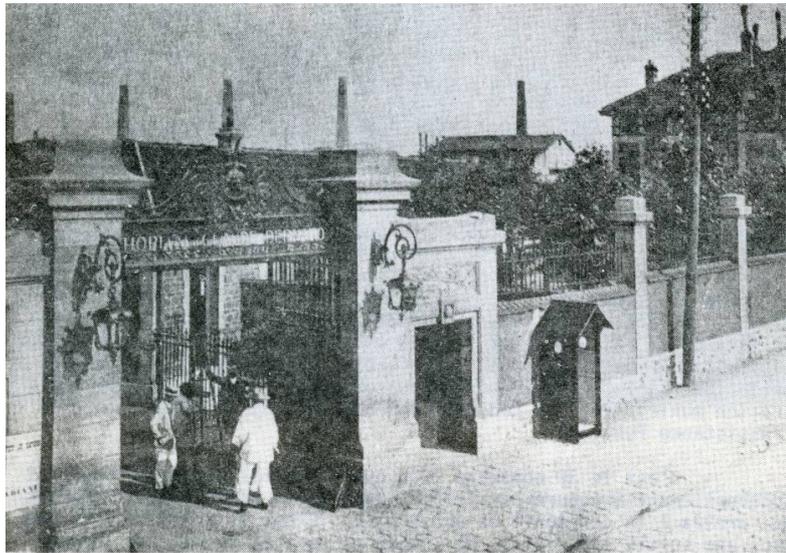
Construit dans le but d'hospitaliser quelques contagieux, il étend sur le glacis extérieur des fortifications, de la porte d'Aubervilliers au canal de l'Ourcq, ses baraquements longitudinaux,

goudronnés jadis, vermoulus aujourd'hui, assez semblables aux wagons de quelque interminable train de bestiaux dont la tête serait de deux kilomètres distante de la queue.

La machine, je veux dire le premier corps de bâtiment affecté à l'administration - donne la note de l'ensemble : couloirs étroits, locaux exigus, chambres sordides, le tout mal tenu et inflammable au seul craquement d'une allumette.

En enfilade - les chambres d'une caserne, moins l'hygiène - viennent ensuite cinq "pavillons" :

- 1.° varioleux
- 2.° érysipélateux
- 3.° diphtériques
- 4.° scarlatineux, rubéoleux et douteux
- 5.° services généraux.



L'hôpital Claude Bernard au début du siècle

En outre, deux grandes tentes très sombres, sans air, et assez mal closes... pour qu'on y ait froid la nuit sans y respirer le jour.

C'est là que sont entassés cent soixante malades, déjà à l'étroit ; on se demande à ce propos ce que dut être leur situation lorsque leur nombre, tout dernièrement, s'élevait à deux cent cinquante!

Pourquoi n'y a-t-il qu'un seul W.C. par pavillon ? et mal installé - oh ! combien ! - avec siège vermoulu à peine propre, aération parcimonieuse, appareils de dégagement absolument défectueux ?...

Et que de critiques générales à soulever ! - En cas d'incendie la seule source d'alimentation des pompes est le canal... Mais lorsqu'il est à sec, comme il y a deux mois ?... D'ailleurs, il rend d'assez mauvais services, le canal, n'est-ce pas lui qui véhicule les microbes dont se débarrassent les linges qu'on ne se gêne pas pour y laver ?... Les "pavillons" absolument l'un sur l'autre, ne sont pas séparés : vous représentez-vous un pensionnaire du N°3 allant faire l'échange aimable de sa diphtérie contre la variole d'un habitant du N°1 ?... Car ils s'ennuient, ces malheureux ; rien pour se promener ; pas un arbre ; pas un jardinet, rien que le glacis pelé, rôti par le soleil, avec la seule perspective des grisailles d'un mur d'enceinte ; aussi ne se gênent-ils pas, bien souvent, pour enfreindre la consigne et descendre dans le fossé des fortifications. Souventes fois, des infirmières, par vigilance, sans doute, les y accompagnent. Un jour, ils s'amusèrent à se servir d'un banc comme bélier et brisèrent une baraque : cela fait toujours passer deux heures.

Pas de surveillance, pas de direction. Tout le monde "s'en moque"... Le directeur ne sait même pas quelle eau boivent ses malades : "Je ne sais... me dit-il, eau de source je pense... Dhuis ou Vanne..." etc., etc.

Or, si l'on ajoute mille détails, dont tous ont leur importance, on se rendra peut-être compte de la situation des malades dont les réclamations sont d'autant plus étouffées qu'ils ne reçoivent, en vertu du règlement, aucune visite, quelle qu'elle soit, de l'extérieur.

Les plaintes n'émanent pas exclusivement de l'hôpital. A la mairie d'Aubervilliers, au Conseil Municipal de cette commune, on proteste ferme contre le maintien d'un établissement qui, placé sur cette commune, lui envoie ses émanations chargées de microbes mortels, et ajoute ses chances d'infection à celles que présentent déjà les usines d'équarrissage, les fabriques de poudrette, dont foisonne toute cette région.

"UN HÔPITAL POUR RIRE" (SIC)

Autre chose pour terminer.

L'isolement est, comme chacun sait, une cause d'ennui souvent profond : l'ennui - surtout profond - est incompatible avec la jeunesse, et messieurs les internes sont tous jeunes. Ils combattent donc l'ennui.

Et sur l'herbe rare du talus, à l'ombre de ces fortifications qu'on a tant parlé d'abattre, de joyeuses fêtes les réunissent - pendant que quelque diphtérique attend son "opération".

Voilà le dernier de ces festins, récent de quelques jours :

Pour célébrer dignement la nomination de deux collègues, on a organisé sur le glacis même un champêtre banquet et installé sur une table volante un nombre respectable de bouteilles de Champagne, dont la vue excite la convoitise d'une dizaine de pierreux, couchés sur le haut du rempart - intra muros - et séparés des soupeurs par toute la largeur du fossé.

Des dames (?) qu'à leurs chapeaux il est impossible de ne pas prendre pour des parisiennes, sont venues étaler sur l'herbe maigre la fraîcheur de minces toilettes claires, lesquelles semblent injurier les blouses hygiéniques roses, bien suggestives pourtant, des infirmières - et les rires aigus évoquent dans les échos d'alentour d'autres conceptions que celles de la toute proche "antichambre de la mort".

Le banquet commence comme tous, les banquets ; mais il continue, et surtout finit, autrement que ceux généralement qualifiés d' "officiels" et les pierreux de là-haut assistent, émerveillés, à des scènes que Rubens et Callot se fussent refusés à reproduire : toilettes féminines dans un désordre qui n'est nullement un effet de l'art, avec perspectives variées qu'éclaire la lune plus blême que jamais, chants intermittents, d'une incohérence de belle venue, qui ne rappellent que très vaguement la Valkyrie pour l'air et le Cantique des Cantiques pour la poésie ; distractions de société et jeux dits innocents, tels que celui qui consiste à lancer vers le ciel impassible assiettes et bouteilles et à les briser à coup de revolver... j'en passe à dessein.

Exaspérés d'une joie qui trouble leurs poétiques rêveries, les rôdeurs du rempart lancent des pierres contre le groupe trop exubérant. Séance tenante, messieurs les internes constituent gardes du corps deux infirmiers qu'ils arment de revolvers, et les envoient dans le fossé.

Deux hommes sont là, en effet, qui semblent se promener. Sans autre forme de procès, les infirmiers tombent sur ces deux hommes à bras raccourcis... Hélas, ce sont deux douaniers qui font leur ronde, ils se fâchent, se défendent, du bruit s'en suit, et tout le monde s'en vient échouer chez M. S... commissaire de police, qui verbalise.

Et voilà comme on soigne, à Aubervilliers, dans un hôpital pour rire, les contagieux, en danger de mort, sous le délicieux prétexte qu'ils sont... isolés !

J. du GOURCQ

L'HÔPITAL "CLAUDE BERNARD" REMPLACE L'HÔPITAL "TEMPORAIRE"

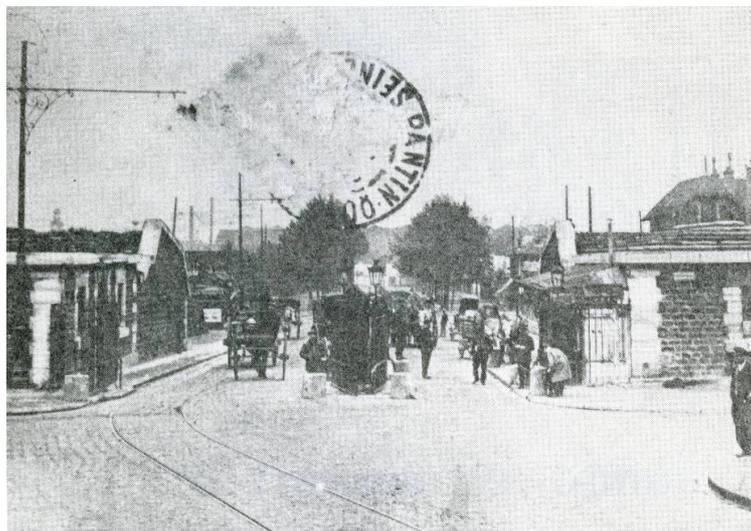
L'hôpital Claude Bernard de la porte d'Aubervilliers, tel que nous le connaissons, a 83 ans. Construit pour remplacer enfin les baraques en bois de l'hôpital temporaire, il restait un établissement destiné à recevoir les contagieux. Comment furent détruites ces baraques dont la presse de l'époque a dit qu'ils étaient la honte pour Paris ? On les brûla, tout simplement. Les sapeurs-pompiers accomplirent cette mission le 12 juillet 1904. On construisit les nouveaux bâtiments au même emplacement. Ce terrain étant situé dans la zone militaire, il fut concédé par les autorités militaires à l'administration municipale. Les hôpitaux dépendaient déjà à cette époque de l'Assistance Publique.

C'est le 30 novembre 1905 que l'hôpital Claude Bernard fut solennellement inauguré par le Président de la République M. LOUBET qui arriva à la cérémonie en automobile. "C'est la première fois que, dans une sortie officielle, Mr Loubet se sert de ce mode de locomotion" souligne, dans son compte-rendu, le journal "Le Temps" du 1er décembre 1905. Nous n'étions encore qu'aux balbutiements de ce mode de locomotion.

Le Conseil Municipal d'Aubervilliers assistait à l'inauguration du nouvel hôpital. Le Président Loubet visita "ces pavillons, sans étage, qui se succèdent le long d'une interminable avenue en ligne droite". Le Président, héroïque, ne craignait donc pas la contagion ?... "Il n'y a encore aucun malade dans l'hôpital" précise le journaliste du journal "Le Temps".

Pour terminer la cérémonie, le directeur de l'Assistance Publique, Mr Mesureur, remit au Président de la République "un superbe album contenant les vues photographiques de l'hôpital".

Ainsi donc, en 1905, l'hôpital Claude Bernard faisait l'orgueil de ses promoteurs. Tout neuf, il était considéré comme un modèle du genre.



La Porte d'Aubervilliers avant la destruction des fortifications
L'hôpital Claude Bernard est sur la droite

APPEL À TÉMOIGNAGES

SUR LA PETITE ESPAGNE ET LE LANDY DANS LES ANNÉES 1950-60

L'association Transverselle débute un projet de recherche sur la mémoire de la ville. Sa volonté est de retrouver des expériences de terrain pour documenter et mettre en commun une histoire et des cultures. Plus précisément nous voulons recueillir les témoignages de personnes ayant vécu dans le quartier de la Petite Espagne et du Landy après la Deuxième guerre mondiale.

Nous nous intéressons principalement à la vie quotidienne dans ce quartier, les rythmes de vie, les moments et lieux de travail, de rencontres (l'école, la vie nocturne) et de vie.

Notre étude vise à recouper des sources d'informations recueillies dans des livres d'histoire, de sociologie, d'art ou d'essais dans lesquels ces faits situés à Aubervilliers figurent, avec des témoignages venant de personnes qui pourront préciser, enrichir, authentifier ce passé.

Nous voulons croiser les sources afin de créer un récit le plus fidèle possible de ces années 50-60, des combats, des utopies, des fêtes et des réalités quotidiennes qui ont charpenté la deuxième moitié du XXe siècle dans ce territoire.

Ce projet est accompagné avec bienveillance par la Société de l'Histoire et de la Vie à Aubervilliers et les Archives municipales. Le but de cette recherche est d'aboutir à des publications, des expositions, des événements.

Contact

Association Transverselle
06 13 79 60 89
ammorice2@gmail.com

REMERCIEMENTS

Nous remercions Monsieur Christian Bettancourt pour son don de 4 superbes photos de l'école Babeuf, classes de CE1 à CM1 de 1988 à 1991.

Société de l'Histoire et de la Vie à Aubervilliers

70 rue Heurtault - 93300 Aubervilliers

Téléphone : 01 49 37 15 43

Courriel : histoire.aubervilliers@yahoo.f